

***Gaz bar blues* de Louis Bélanger**

Manon Tourigny

Volume 21, numéro 4, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tourigny, M. (2003). Compte rendu de [*Gaz bar blues* de Louis Bélanger]. *Ciné-Bulles*, 21(4), 50–51.

Gaz bar blues

de Louis Bélanger

par Manon Tourigny

Après le succès critique de **Post mortem** (1999), il va sans dire que les attentes étaient très grandes face à ce nouvel opus signé Louis Bélanger. **Gaz bar blues**, un récit construit sur le mode autobiographique, met en scène un milieu populaire avec pour pivot central la figure du père, souvent absente de la cinématographie québécoise.

L'histoire s'inscrit autour du «Boss» (Serge Thériault, étonnant de fragilité), et de son gaz

bar Champlain, lieu important servant de point de rencontre pour les gens du quartier qui le fréquente, mais aussi de lien avec ses trois fils. Cette entreprise permet au père de les garder auprès de lui. C'est en quelque sorte sa manière de leur dire qu'il les aime, mais également de rester aveugle devant leurs aspirations. Guy (Danny Gilmore) est harmoniciste et s'absente de plus en plus du commerce paternel pour jouer dans les bars et Réjean (Sébastien Delorme), l'*alter ego* du cinéaste, est photographe et préoccupé par le sort du monde. De ces relations père-fils ressort la difficulté que beaucoup de pères manifestent lorsqu'il est question de communiquer leurs sentiments, des non-dits menant à certaines incompréhensions. Il y a aussi une sorte de rage à ne pas pouvoir s'en sortir. En ce sens, le personnage du père tente de sauver les apparences malgré ses difficultés financières. On ne s'étonne donc pas que ses fils soient en réaction face à cet échec et qu'ils expriment le besoin de sortir du joug familial, d'échapper à un destin tracé d'avance.

Gaz bar blues

35 mm / coul. / 115 min /
2003 / fict. / Québec

Réal. et scén.: Louis
Bélanger

Image: Jean-Pierre
Saint-Louis

Son: Gilles Corbeil, Louis
Collin et Hans Peter Strobl

Mus.: Guy Bélanger
et Claude Fradette

Mont.: Lorraine Dufour

Prod.: Coop Vidéo
de Montréal et
Les Productions 23

Dist.: Film Tonic

Int.: Serge Thériault, Gilles
Renaud, Sébastien
Delorme, Danny Gilmore,
Maxime Dumontier, Fanny
Mallette



Sébastien Delorme, Claude Legault et Daniel Gadouas sur le plateau de **Gaz bar blues** (Photo: Véro Boncompagni)

En parallèle, Louis Bélanger pose un regard critique sur la société. En campant son histoire en 1989, année de la chute du mur de Berlin, il montre non seulement la fin d'un régime, mais aussi le début d'une transformation globale, la mondialisation. Le réalisateur livre ainsi un plaidoyer contre les effets pervers du capitalisme. Il y a bien une ouverture sur le monde, mais celle-ci se voit occultée par l'importance des échanges commerciaux et du profit à tout prix. Les petits commerces ne peuvent supporter l'arrivée des grosses compagnies qui rationalisent toutes les activités, provoquant ainsi implicitement la perte d'un mode de vie.

Le film souligne par le fait même la disparition de lieux consacrés aux relations entre membres d'une même communauté. Autour de la station-service gravite une galerie de personnages colorés à la limite de la caricature. Ce sont de vrais gars, machos sur les bords, parfois durs et un peu déjantés, mais possédant une profonde humanité. Ce voisinage, pour le moins particulier, recrée une sorte de microsociété qui se regarde vivre et qui tente d'établir ses propres règles sans toutefois y réussir. Malgré la force des liens unissant ces hommes, l'éclatement du clan est inévitable non seulement par la fermeture imminente de la station-service, mais aussi par l'impossibilité de trouver un autre lieu auquel ils pourront s'identifier.

Dans **Gaz bar blues**, le réalisateur s'interroge sur la perte de nos idéaux et sur les bienfaits — réels ou imaginaires — du progrès et du changement qui nous touchent tous. La présentation de cette famille qui subit les contrecoups de cette transformation sert de prétexte à réfléchir sur ce que nous souhaitons en tant que société. La thèse de Bélanger est claire: il ne semble pas y avoir d'issue possible puisque nous vivons dans un monde où prime l'individualisme. Le rêve d'un monde meilleur relève en quelque sorte de l'ordre de l'utopie. Que l'on adhère ou non à ses questionnements quelque peu fatalistes, il reste que Bélanger a réussi à dépeindre une situation qui ne cesse de prendre de l'ampleur. ■

Ni pour, ni contre (bien au contraire)

de Cédric Klapisch

par Richard Bégin

Caty (Marie Gillain) s'ennuie ferme. Depuis quelques années déjà, elle trimballe sans passion sa caméra pour un traditionnel journal télévisé. Du tumulte, elle en a besoin. Du vrai celui-là. Pas de ceux que le public friand de sensations fortes consomme par procuration aux infos du soir. Malheureusement, de l'action, Caty n'en goûte toujours qu'à distance. Une distance que lui impose un métier pour lequel elle n'obtient visiblement pas la reconnaissance qu'elle mérite. Tout changera brusquement le jour où elle sera engagée par Jean (Vincent Elbaz), un joyeux malfrat, dont le prochain crime nécessite les services d'un(e) caméraman. Le contrat, si elle l'accepte, ne consiste qu'à filmer un braquage, sans plus. Évidemment, l'occasion est trop belle. Caty ne s'en tiendra pas à un seul engagement. L'attrait de l'aventure, de l'argent et du respect d'autrui auront vite gagné la fragile et, dorénavant, dangereuse jeune femme.

Ni pour, ni contre (bien au contraire) de Cédric Klapisch semble être, on le devine à ce bref résumé, une autre variation sur le thème usé et maintes fois repris du dépaysement géosocioculturel. Nous sommes désormais plus qu'habitué à ces personnages *next-door* de bonne famille trempant bien malgré eux dans de sombres affaires qui les dépassent et, inévitablement, les affolent. C'est le scénario classique du poisson hébété subitement retiré de son bocal d'origine, afin, néanmoins, de mieux y replonger une fois l'aventure consommée. Le tout évidemment arrosé d'une bonne rasade de discours bien remâchés sur les

**Ni pour, ni contre
(bien au contraire)**

35 mm / coul. / 112 min /
2002 / fict. / France

Réal.: Cédric Klapisch
Scén.: Santiago Amigorena,
Alexis Galmot et Cédric
Klapisch
Image: Bruno Delbonnel
Son: Olivier Le Vacon
Mus.: Loïk Dury, Charlie
O., Mathieu Dury et
Sylvia Howard
Mont.: Yannick Kergoat
Prod.: Vertigo Productions
Dist.: Équinoxe Films
Int.: Marie Gillain, Vincent
Elbaz, Simon Abkarian,
Zinedine Soualem, Dimitri
Storoge